

Vie des arts

Vlaminck

Jacqueline Mabit

Numéro 13, Noël 1958

URI : id.erudit.org/iderudit/55269ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN 0042-5435 (imprimé)
1923-3183 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mabit, J. (1958). Vlaminck. *Vie des arts*, (13), 46–47.

Tous droits réservés © La Société La Vie des Arts, 1958

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org



Les pêcheurs à la ligne. 1907. (photo Galerie Charpentier, Paris)

*Paysage d'hiver
1956-57
(photo Galerie Charpentier, Paris)*



Vlaminck



« J'ai aujourd'hui quatre-vingts ans. La vie est courte... » Ainsi débutait le *Testament artistique* de Vlaminck publié dans un hebdomadaire parisien.

Les quelques fois que j'ai rencontré Maurice de Vlaminck, il m'a toujours étonnée par ses idées auxquelles il croit tant. Il les exprime avec force et violence, dans un langage direct comme un coup de poing, et avec des mimiques surprenantes. Le monde pour lui se divise en deux : il y a les choses qu'il aime, et celles qu'il déteste. De cette façon, rien ne le laisse indifférent. Pas de milieu. Pas de tiédeur. De la passion pour ou contre, telle semble être sa devise. Il garde les nuances pour les jeux de lumière.

Les choses qu'il aime, les fleurs des champs, les bords des ruisseaux, les arbres, la route; quand il en parle, son visage à travers le vieux masque de l'octogénaire retrouve un reflet d'enfance. Ses yeux bleus, alors délicieusement tendres, se perdent en visions de souvenirs et de paradis qu'il a parfois sauvées sur une toile. C'est ce Vlaminck-là que j'aime. Ce Vlaminck de silence qui plante son chevalet dans la solitude d'une pure émotion.

L'autre, le Vlaminck tonnante contre les inventions de la vie moderne, les vitamines, le lait pasteurisé et les rébus décoratifs de l'art abstrait, ce Vlaminck, paradoxal aux yeux de certains, génie de bon sens aux yeux des autres, ce Vlaminck-là fut un comédien génial. Il grimace, s'esbrouffe, s'exclame, s'étonne lui-même; sa voix s'amplifie, le geste s'anime, le doigt menace, le ton vocifère.

Vlaminck possédait une capacité critique étonnante sur les événements et les choses de notre temps. Je crois qu'une histoire sincère du XXe siècle ne pourrait pas s'édifier sans tenir compte des colères de ce grand homme. Il fut le bon sens et le porte-parole de tous les terriens grognant sur l'époque.

Voilà pour le caractère essentiel de l'homme. Quant à l'artiste, il reste ce regard bleu, ému, qui scrute la nature. La main fait alors une tache de vie sur la toile : un bouquet qui se farde de vent, un arbre tordu de tempête, une maison-écrin des hommes, une meule où le soleil est de passage. Et par-dessus tout cela, des ciels mobiles, nuages allant, et des trous de lumière, gouffres bleus étrangement calmes.

Ce fameux *Testament* qu'a publié le peintre se résume en trois parties : Dans la première, il fait l'éloge de la vie en connaisseur, avec une certaine nostalgie. « La vie se présente palpable aux doigts. Elle apparaît aux yeux. Elle s'offre aux sens. »

Dans la seconde, « Quand on a faim, le pain dur a du goût », il affirme que la misère fortifie l'homme et stimule l'artiste. Pour les colosses physiquement bâtis comme Vlaminck, peut-être...

Enfin dans la troisième partie, il révèle sa vraie nature, et ses conclusions. Celles d'un maître de la peinture, et non d'un technicien. « La peinture n'est pas une invention. L'expression vraiment personnelle, originale, est rare. » La peinture ne s'apprend pas. Vlaminck n'a pas eu d'élève. Il faut avoir le goût de voir. Et il faut être une nature étonnée devant la vie. Comme émerveillée d'être de passage. Voilà son vrai message : « Je lègue aux jeunes peintres toutes les fleurs des champs, les bords des ruisseaux, les nuages blancs et noirs qui passent au-dessus des plaines, les rivières, les bois et les grands arbres, les coteaux, la route, les petits villages que l'hiver couvre de neige, toutes les prairies avec leur magnifique floraison et aussi les oiseaux et les papillons. »

Puissent trop de jeunes peintres, qui font fausse route dans l'art abstrait, comprendre entre les lignes ce magnifique appel.

JACQUELINE MABIT